

Marcus Malte

Le doigt d'Horace



Extrait de la publication

folio
policier

FOLIO POLICIER

Marcus Malte

Le doigt d'Horace

Gallimard

Extrait de la publication

Cet ouvrage a paru précédemment
aux Éditions du Fleuve Noir, en 1996.

© *Éditions Gallimard, 2009.*

Extrait de la publication

Né en 1967 à La Seyne-sur-Mer, un temps pianiste, un temps projectionniste après des études de cinéma, Marcus Malte est devenu en quelques années l'un des auteurs les plus novateurs et remarquables du roman noir français. Styliste impeccable, auteur également pour la jeunesse et talent souvent primé, il a notamment écrit *Et tous les autres crèveront*, *La part des chiens*, *Intérieur nord* et *Garden of Love* (Grand Prix des lectrices de *Elle* 2008).

Ils étaient trois à l'intérieur de la fourgonnette. Tous les trois à l'avant. L'homme au volant, c'était José. Sombre et rond. Un père mexicain, sans doute, ou quelque chose d'approchant. Un père qui lui avait laissé une épaisse tignasse brune sur le crâne et la même chose, en miniature, au-dessus de chacun de ses yeux noirs et mauvais ; une peau couleur bronze et puis des poils, encore des poils, partout sur le corps. Qu'est-ce qu'on dit ? Merci'pa.

Le bide, au ras du volant, ça c'était pas héréditaire. C'était plutôt dû au mélange de tout un tas de saloperies, comme les sandwiches aux rillettes, les canettes chaudes et la route, tous ces kilomètres sans lever le cul de son siège, à juste écraser les pédales. Des trucs comme ça, et toujours un peu d'angoisse dans le fond, dissimulée, accumulée. La vie de José, quoi.

À côté de lui, au centre, le même homme, ou presque. Un peu moins sombre, un peu moins rond, parce que plus jeune, en apparence y'avait pas d'autres raisons. C'était Miguel, le frère de José. Dix ans de moins, ça compte.

Le père — Mexico ? Bogota ?... — le père avait d'abord conçu José. Un fils, très bien, c'est des bras, des jambes, un placement à moyen terme. Fort de ce résultat, il avait remis ça dans la foulée : une fille était venue, puis une autre, et quatre comme ça, à la suite. *Hijas de puta !* La mère, cette diablesse, on peut pas dire qu'elle les avait pas mérités ces coups qu'il lui a filés !

Mais quand même, l'espoir, et rien d'autre à foutre... Le père avait remis ça encore, un soir, en force. Miguel était né. Le vieux, entre-temps, était mort. Il avait découvert la France véritable, et ce bon gros rouge qu'est tellement pas cher et qui vous fait revoir les images du bon vieux pays comme si on y était — du soleil, enfin ! Il avait pas résisté.

C'est ce qui fait que Miguel n'a jamais dit « Papa », qu'il n'a jamais surveillé la grosse main paternelle pour prévenir le coup et esquiver, qu'il a le regard un peu moins sombre.

Dix ans de moins que José ; ça compte.

À côté de ces deux-là, la pâleur du troisième était d'autant plus frappante. Une pâleur pourtant naturelle, et qui lui allait bien. On n'imaginait pas d'autre teint pour ce visage aux traits fins et délicats, aux courbes douces. Cheveux blonds coupés court, duvet de la même essence au-dessus des lèvres et au bas des joues : ses attributs extérieurs de virilité étaient maigres et peu nombreux. Pas flagrant. Si l'on y ajoutait ce semblant de sourire, immuable, et ces yeux à la fois rêveurs et brillants, ça l'était encore moins. Le poète, à sa vue, aurait fait renaître l'image de cette jeune et vierge châtelaine attendant, confiante, la venue imminente

de son prince amoureux. Le militaire l'aurait traité de pédé. Et l'un comme l'autre lui auraient donné dix-huit ans quand il en avait trente.

C'était Franck. Mais qui savait qui il était vraiment ? Qui savait la couleur de l'âme sous le masque blanc ?

Un bien joli visage, ça oui. Son meilleur alibi.

*

José appuyait nerveusement sur l'accélérateur. Des coups brefs et répétés. Mais rien n'y faisait. Il avait beau lui jeter son regard le plus haineux, le plus lourd de menaces, le feu, impassible, restait au rouge.

La nuit tombait, et avec ça la pluie qui commençait à s'y mettre aussi. Une pluie fine, qui envahissait le pare-brise au compte-gouttes, sans avoir l'air d'y toucher. Bientôt, des milliers de petits feux rouges se mirent à larmoyer sur la vitre.

— Putain ! lâcha José, les dents serrées.

D'une gifle il mit les essuie-glaces en marche, puis sa main, aussitôt, revint se crispier autour du volant. Les manches de son pull étaient relevées jusqu'aux coudes ; sous la peau les veines saillaient, les muscles se tendaient.

Miguel préférait ne pas voir et fixait un point, n'importe lequel, droit devant lui.

Et Franck était quelque part, ailleurs, dans un pays où il faisait bon vivre à en croire son expression. Allongé sur son siège comme sur une chaise longue à l'ombre d'un palmier, les pieds sur le ta-

bleau de bord, la tête renversée contre le dossier, bien, calme, insensible à la tension qui régnait.

— Un peu de musique, peut-être ?

De la poche intérieure de sa veste en jean il avait sorti une cassette et la tendait à Miguel. Celui-ci se tourna, hésita un instant, puis prit la cassette et l'enfonça dans l'autoradio.

If you could see me now.

Winton Kelly au piano, Wes Montgomery à la guitare, et puis Paul Chambers, Jimmy Cobb, basse et batterie. Le bonheur... Franck ferma les yeux. Non, simplement une idée, un avant-goût du bonheur...

— Tu nous fais chier avec ta musique ! explosa José.

De son gros pouce crasseux il éjecta la cassette.

Silence. Miguel la récupéra et la tendit à Franck, avec un léger haussement de sourcils : « Qu'est-ce que tu veux, c'est comme ça... » il avait l'air de dire.

Franck ne broncha pas ; juste cette lueur au fond de ses yeux qui s'était faite un peu plus intense. Miguel se détourna très vite et se remit à fixer un point devant lui. Il préférerait ne pas voir.

Franck rangea la cassette dans sa boîte et la boîte dans sa poche. Winton Kelly avait à peine eu le temps d'attaquer la première mesure du thème. Franck le connaissait par cœur, bien sûr, mais il avait eu envie de l'entendre là, tout de suite ; ça collait bien, dans son esprit, avec le décor et l'atmosphère. *If you could see me now.* Si tu pouvais me voir, maintenant...

— C'est vraiment pas le moment, bordel ! (José reprenait tout haut la gueulante qui avait dû se tramer en son for intérieur). De la musique, mon cul ! J'ai besoin de me concentrer, moi. J'ai besoin de réfléchir. Et lève tes putain de pieds de là-dessus, t'entends !

À cet instant précis, Franck sut : il le tuerait. À l'arme blanche. Il crèverait la bidoche de ce gros porc. Ce soir, demain, un jour, peu importe, il le ferait. Il enfoncerait sa lame au cœur de cet amas graisseux et la ferait vriller à l'intérieur, lentement, histoire de bien apprécier le spectacle de cette bouche immonde se tordant de douleur. Désormais ce serait la seule vision de José qu'il trouverait acceptable.

Miguel dut deviner en partie les pensées de Franck.

— Calme-toi, Jo, dit-il à son frère, sans pourtant oser le regarder.

— Ta gueule, toi ! hurla José de plus belle. J'ai toujours dit que j'en voulais pas de ce mec ! On pouvait très bien se démerder sans lui. Alors qu'il vienne pas, en plus, me pourrir ma caisse avec ses godasses et sa musique de merde !

Ce soir, demain, le plus tôt sera le mieux, songea Franck. Il se tourna et ses yeux rencontrèrent ceux de José. Les deux hommes luttèrent quelques instants en silence. Puis :

— C'est vert, dit Franck, avec son plus beau sourire.

Deux coups de klaxon retentirent derrière eux.

— Putain ! lâcha José.

Il enclencha la première et les pneus chassèrent sur la chaussée mouillée.

*

C'était la mauvaise heure. Les rues dégorgeaient des voitures de tous les côtés, à n'en plus finir. Il y avait ceux qui sortaient du boulot et qui étaient pressés de rentrer chez eux, pour retrouver l'autre, femme ou télé. Il y avait ceux qui sortaient de chez eux, qui avaient des rendez-vous, d'affaires ou d'amour, pressés aussi. Et personne n'avancait.

Un soir de novembre, la nuit était tombée pour de bon. On ne distinguait guère que des silhouettes, des formes derrière des phares, des ombres au travers de pare-brise ruisselants. La fourgonnette tentait de se frayer un passage parmi tout ça. Coups de klaxon, coups de pédales, coups de volant... des coups, toujours. José ne s'en sortait pas trop mal dans ce domaine. Au bout d'une demi-heure, le véhicule s'extirpait de la cohue du centre-ville. Au bout d'une autre demi-heure il s'engageait sur l'autoroute.

A 13. Direction ouest.

Durant tout ce temps, les trois hommes n'avaient pas échangé une parole. Seulement, de temps à autre, les « putain » de José se débattant au milieu de la circulation.

Miguel aurait bien aimé un peu de conversation. Sur n'importe quoi, les filles, le ballon... Tiens ! le match que devait disputer l'équipe de France le

lendemain soir, décisif pour la qualification en Coupe du Monde : si c'était pas un bon sujet, ça !

Il ouvrit la bouche et se tourna vers son frère. Et referma aussitôt la bouche. C'était peut-être pas le moment... José avait besoin de se concentrer, qu'il avait dit. Lui, Miguel, il voyait pas bien pourquoi y'avait besoin de tellement de concentration. C'était pas la première fois qu'ils faisaient ce genre de choses. Ils avaient même fait pire, d'après lui — et là il entendit nettement le craquement sec du genou qui se brise, celui du petit épicier arabe de la rue Mauve. Et les hurlements de sa femme : « Maudit ! Le malheur sur toi ! Le malheur sur toi ! » qu'elle gueulait en pointant son doigt sur Miguel, et puis des mots en arabe qu'il ne comprenait pas. Il avait fallu la faire taire... Connasse, va ! C'est ton homme qui boitera toute sa vie, pas moi !

Oui, des choses pires. Ce soir, s'il avait bien compris, y'aurait même pas besoin de forcer. Ils arrivent, on leur ouvre la porte, ils livrent, cinq, dix, quinze minutes après ils sont partis : « Bonsoir m'sieurs-dames, et encore merci... » Du gâteau. Et un pourboire, qui sait ? Ce qui se passerait ensuite, c'était plus de leur ressort.

Malgré la pluie, les bagnoles roulaient vite. L'appel du large. Deauville. La côte. La Manche. Profiter au maximum de ces deux jours et deux nuits de sursis. Les types au volant ouvraient grand la bouche comme des mérours qui s'asphyxient.

Mais c'était loin, tout ça. La fourgonnette quitta l'autoroute bien avant, à hauteur de Vernon. Une portion de nationale, puis, presque tout de suite,

la D 313. José écrasait le champignon comme s'il ne devait jamais plus s'arrêter. Le paysage se métamorphosa en quelques kilomètres. Fini les cités immenses — Mantes, la jolie Mantes — avec leurs murs malades et leurs âmes égarées ; fini les zones, industrielles ou commerciales, avec leurs fumées sales et leurs parkings bondés ; derrière eux le béton, les néons, les enseignes aux couleurs criardes et agressives. En moins de dix minutes, le monde avait changé d'apparence et l'œil pouvait enfin se reposer.

Ici, ce n'étaient que des champs, des vergers pour la plupart, où les arbres fruitiers s'étaient étalés sur des hectares et des hectares, en rangs serrés, bien taillés, impeccables. Parfois des bornes blanches, sur le bas-côté, marquaient l'entrée d'un chemin de terre qui s'enfonçait dans l'obscurité. Là-bas, au loin, deux petites lumières trouaient la nuit, et l'on devinait, autour, la masse sombre d'une maison. C'était calme à se noyer.

Ils arrivèrent bientôt dans un village, et José dut ralentir un peu. C'était un vrai village, comme les deux frères en avaient rarement vu. Des maisons d'un étage ou deux, de chaque côté de la rue principale ; sur la gauche, un peu plus loin, une place avec une fontaine, un filet d'eau qui coule mollement, sans bruit. La plupart des volets étaient fermés, et pas un chat dehors.

— Qu'est-ce que c'est que ce trou ? murmura Miguel.

Personne ne lui répondit.

Seule l'enseigne d'un bar-tabac était éclairée. *Le Central*. En passant devant ils aperçurent qua-

tre hommes qui jouaient aux cartes autour d'une table. Le patron devait être parmi eux car il n'y avait personne derrière le comptoir. Deux de ces hommes se retournèrent et jetèrent un regard dans leur direction.

Puis ce fut de nouveau le noir, et le silence des minutes pleines.

Quand ils parvinrent à un croisement, José ralentit une fois encore et plissa les yeux pour lire les indications sur les panneaux.

— À gauche, dit Franck sans tourner la tête.

José grogna et prit à gauche.

Toute trace de marquage au sol avait disparu. La route était à peine plus large que la fourgonnette, mais il ne leur vint même pas à l'idée qu'un autre véhicule pût les croiser dans ce lieu désert.

Ils roulèrent un moment au cœur d'une forêt. Partout autour d'eux, des rangées de troncs serrés, blanchâtres à la lueur des phares. Miguel surveillait les bas-côtés, le regard anxieux. Il lui semblait à chaque instant que quelque chose, quelqu'un — il ne savait pas très bien, au juste — allait surgir d'entre ces arbres dont il ignorait le nom et se dresser, vision diabolique, devant eux. D'un geste preste et inconscient, il saisit la petite croix en or qui pendait sur sa poitrine et la porta à ses lèvres. Cela n'échappa pas à Franck, qui en sourit intérieurement.

Ils sortirent de la forêt et, deux cents mètres plus loin, sans hésiter cette fois, José prit un chemin sur la droite, à peine visible. Par temps sec, le chemin devait déjà être mauvais ; la pluie le rendait quasi impraticable. Ornières profondes et

boueuses, et malgré l'allure extrêmement faible, la fourgonnette tanguait dans tous les sens. Des branches basses frottaient bruyamment le long de la carrosserie, comme des mains griffues tentant de les retenir. Jamais José n'avait été aussi crispé sur son volant ; un flot ininterrompu de jurons filtrait d'entre ses lèvres, et c'était comme une étrange litanie, une prière blasphématoire ponctuée par les creux et les bosses de son chemin de croix.

« Il a peur... » pensa Franck qui l'observait du coin de l'œil. « Encore plus peur que l'autre. » Et cette pensée fit naître au coin de sa bouche un rictus de dégoût.

Soudain José freina. Les roues chassèrent un peu dans la boue, puis le véhicule s'immobilisa. Le chemin n'allait pas plus loin. Devant eux, à quatre ou cinq mètres à peine, une imposante grille en fer forgé marquait l'entrée d'une propriété. Elle était encadrée par deux murs de pierre, assez hauts, qui s'étendaient dans le noir sans qu'on en pût voir les extrémités. Au-delà, c'était encore l'obscurité.

Les trois hommes restèrent un moment à regarder, sans rien dire. Dans tout ce calme, le bruit du moteur résonnait comme un marteau-piqueur dans un tunnel. José coupa le contact.

— C'est là ? demanda Miguel.

Pour toute réponse Franck ouvrit la portière et sauta à l'extérieur, sans prendre garde aux flaques qui recouvraient le sol. Il avait repéré une faible lueur orangée dans un renforcement entre la grille et le mur ; il s'en approcha. C'était, comme il

l'avait pensé, un interphone. L'instrument contrastait avec sa petite niche de pierres antédiluviennes. Aucun nom n'était inscrit. Franck appuya sur le bouton. Quelques secondes passèrent puis une voix :

— Oui ?

Jeune et féminine. « La bonniche », se dit Franck. Il s'imagina cinquante ans en arrière, avec une casquette sur le crâne, un mégot au coin des lèvres et un accent gouaillieur — qu'il qualifiait habituellement de « bovin ».

— B'soir, m'dame, dit-il. Je suis bien chez m'sieur... euh... Derougieux ?

— Derougerieux, oui, rectifia la voix, hésitante.

— Ahhh ! ben dites donc, pas facile à trouver, vot'baraque !

« N'en fais pas trop », pensa-t-il dans le même temps — il avait failli rajouter : « poupée ». Ce genre de comédie l'amusait. Et dire qu'à l'époque Gabin les emballait toutes avec un accent pareil !

— C'est à quel sujet ? demanda la voix.

— Magasin *Fidelson*. On vient pour la livraison du matériel.

— *Fidelson* ? (Surprise, à laquelle se mêlait une pointe d'anxiété qui n'échappa pas à Franck.) Un instant, s'il vous plaît.

Il était confiant. Bientôt la grille s'ouvrirait ; bientôt il s'offrirait le plaisir de poser ses baskets trempées sur les tommettes d'un rouge passé, bien cirées, sur les tapis persans, afghans, chers. Il le savait et il attendait, sous la pluie fine, sans impatience.

— Qu'est-ce qu'il fout, bordel ? gronda José.

De nouveau un léger grésillement dans l'interphone, puis la même voix :

— Allô... ?

— Ouais.

— Euh... on me signale que la livraison n'était prévue que pour demain, en fin de matinée...

— Exact, ma p'tite dame. Mais comme on avait une autre livraison dans le secteur, on a tout regroupé le même jour. Le bureau a dû vous appeler, cet après-midi, pour vous prévenir.

— Non, personne n'a appelé.

— Ben voyons ! soupira Franck. Encore une qu'a pas fait son boulot... Bon, qu'est-ce qu'on fait alors ? Moi, c'est comme vous voulez, mais si c'est pas ce soir, ce sera pas demain non plus, vu qu'maintenant on a tout modifié. Et je vous garantis pas de pouvoir vous livrer avant la semaine prochaine. C'est qu'c'est pas la porte à côté, chez vous !

Franck se tut. Dilemme à l'autre bout. C'était l'instant où tout pouvait basculer. S'il échouait, si la grille restait fermée, c'étaient des mois et des mois de perdus ; tout à refaire. Et qui sait si pareille occasion se représenterait jamais ? Valait mieux couper court, pas trop leur laisser le temps de réfléchir.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? insista Franck en mettant le plus d'indifférence possible dans le ton.

À travers l'interphone, il perçut les bribes d'une discussion ; des mots hachés, indistincts, des sou-

pirs aussi, lui sembla-t-il. Ça dura quelques secondes, et puis :

— Très bien. Je vais vous ouvrir...

Il le savait.

De l'intérieur de la fourgonnette, les deux frères ne le quittaient pas des yeux. Ils le virent revenir vers eux, sans se presser, puis remonter dans le véhicule en même temps qu'une grosse bouffée d'air humide.

Franck claqua la portière et se passa la main dans les cheveux. Son visage ne dévoilait rien. José fit un effort énorme pour ne pas poser de questions, et compta sur Miguel pour ça.

— Alors ? demanda effectivement ce dernier.

D'un simple hochement de menton, Franck désigna la grille devant eux. Ouverture automatique. Les deux lourds battants s'écartaient l'un de l'autre, lentement, majestueusement...

Et Franck était Moïse devant la mer Rouge ; Miguel, Ali Baba devant la caverne aux trésors ; et José était José, devant la putain de petite chatte blonde de Rosanna, dix-sept ans, sa favorite.

Il remit le contact et accéléra.

*

— Merde, mais c'est un vrai château ! souffla Miguel.

C'était la deuxième fois qu'il le disait, avec une admiration sincère, presque enfantine, dans la voix. La première n'ayant reçu aucun écho de la part des deux autres, il réitérait, en forçant un brin.

Franck intervint, pour qu'il n'y en ait pas de troisième.

— Même pas, dit-il d'un ton neutre. Tout juste un manoir. Du dix-huitième... « siècle », précisa-t-il. Construction type de l'époque, rien d'original. La maison de campagne d'un petit baron. Une basse-cour, pour la volaille du roi.

Ainsi dit, sans mépris, ça n'en était que plus méprisant.

Miguel émit une espèce de grognement. De ce laïus bref et laconique, il avait surtout retenu les mots « dix-huitième », « baron » et « roi ». En plus il n'était pas aveugle, il voyait bien, de mieux en mieux à mesure qu'ils se rapprochaient, cette masse imposante, dressée sur ses trois étages — sang, pouvoir, argent —, et le clouant au sol, lui, humble *hombre*, comme une punaise, par la simple pression d'un doigt auguste et souverain.

Ça forçait le respect, tout ça ; ça poussait à la courbette, à la révérence. Et puis il y avait ces tours, une de chaque côté, rondes, avec des toits pointus comme des becs de fusée. Des tours, merde ! Pour Miguel, c'était un château, y'avait pas à tortiller. Et si un jour il en venait à écrire ses Mémoires, il mettrait noir sur blanc : « Nous pénétrâmes dans l'enceinte du château... » Et il signerait !

L'allée unique et centrale n'était guère plus entretenue que le chemin donnant accès à la propriété : des mauvais trous, des grosses pierres en saillie, et puis jonchée de flaques elles-mêmes jonchées de feuilles mortes provenant de buissons non taillés et de grands chênes déliquescents,

Aux Éditions Pocket Jeunesse

DE POUSSIÈRE ET DE SANG : que renaissent les légendes,
2007.

BANDIT, 2005.

SOUS MA COUVERTURE, 2001.



Le doigt d'Horace

Marcus Malte

Cette édition électronique du livre
Le doigt d'Horace de Marcus Malte
a été réalisée le 21 mars 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070348534 - Numéro d'édition : 153752).

Code Sodis : N52410 - ISBN : 9782072468582

Numéro d'édition : 241954.